

CHAPITRE XIX

Le chirurgien arriva un peu tard. Il avait eu son aventure sur la route. Rencontré par Giocanto Castriconi, il avait été sommé¹ avec la plus grande politesse de venir donner ses soins à un homme blessé. On l'avait conduit auprès d'Orso, et il avait mis le premier appareil² à sa blessure. Ensuite le bandit³ l'avait reconduit assez loin, et l'avait fort édifié⁴ en lui parlant des plus fameux professeurs de Pise[•]; qui, disait-il, étaient ses intimes amis.

« Docteur, dit le théologien en le quittant, vous m'avez inspiré trop d'estime pour que je croie nécessaire de vous rappeler qu'un médecin doit être aussi discret qu'un confesseur. » Et il faisait jouer la batterie⁴ de son fusil. « Vous avez oublié le lieu où nous avons eu l'honneur de vous voir. Adieu, enchanté d'avoir fait votre connaissance. »

Colomba supplia le colonel d'assister à l'autopsie⁵ des cadavres.

« Vous connaissez mieux que personne le fusil de mon frère, dit-elle, et votre présence sera fort utile. D'ailleurs il y a tant de méchantes gens ici que nous courrions de grands risques si nous n'avions personne pour défendre nos intérêts. »

Restée seule avec Miss Lydia, elle se plaignit d'un grand mal de tête, et lui proposa une promenade à quelques pas du village.

« Le grand air me fera du bien, disait-elle. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré. » Tout en marchant elle parlait de son frère : et Miss Lydia, que ce sujet intéressait assez vivement, ne s'apercevait pas qu'elle

s'éloignait beaucoup de Pietranera. Le soleil se couchait quand elle en fit l'observation et engagea Colomba à rentrer. Colomba connaissait une traverse¹ qui, disait-elle, abrégeait beaucoup le retour : et, quittant le sentier qu'elle suivait, elle en prit un autre en apparence beaucoup moins fréquenté. Bientôt elle se mit à gravir un coteau tellement escarpé qu'elle était obligée continuellement pour se soutenir de s'accrocher d'une main à des branches d'arbres, pendant que de l'autre elle tirait sa compagne auprès d'elle. Au bout d'un grand quart d'heure de cette pénible ascension elles se trouvèrent sur un petit plateau couvert de myrtes et d'arbousiers, au milieu de grandes masses de granit qui perçaient le sol de tous côtés. Miss Lydia était très fatiguée, le village ne paraissait pas, et il faisait presque nuit.

45 « Savez-vous, ma chère Colomba, dit-elle, que je crains que nous ne soyons égarées ?

— N'ayez pas peur, répondit Colomba. Marchons toujours, suivez-moi.

— Mais je vous assure que vous vous trompez ; le village ne peut pas être de ce côté-là. Je parierais que nous lui tournons le dos. Tenez, ces lumières que nous voyons si loin, certainement, c'est là qu'est Pietranera.

— Ma chère amie, dit Colomba d'un air agité, vous avez raison ; mais à deux cents pas d'ici... dans ce maquis[•]...

— Eh bien ?

— Mon frère y est ; je pourrais le voir et l'embrasser si vous vouliez. »

Miss Nevil fit un mouvement de surprise.

60 « Je suis sortie de Pietranera, poursuivit Colomba, sans être remarquée, parce que j'étais avec vous... autrement on m'aurait suivie... Être si près de lui et ne pas le voir !... Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi voir mon pauvre frère ? Vous lui feriez tant de plaisir !

65 — Mais, Colomba... ce ne serait pas convenable de ma part.

1. il avait été sommé : on lui avait ordonné.

2. le premier appareil : il avait donné les premiers soins en mettant les premières bandes, les premières attelles.

3. édifié : instruit.

4. la batterie : la partie qui contient le percuteur.

5. autopsie : examen médical permettant de préciser les circonstances de la mort.

1. une traverse : un raccourci.

— Je comprends. Vous autres femmes des villes, vous vous inquiétez toujours de ce qui est convenable ; nous autres femmes de village, nous ne pensons qu'à ce qui 70 est bien.

— Mais il est tard !... Et votre frère, que pensera-t-il de moi ?

— Il pensera qu'il n'est point abandonné par ses amis, et cela lui donnera du courage pour souffrir.

75 — Et mon père, il sera inquiet...

— Il vous sait avec moi... Eh bien, décidez-vous... Vous regardiez son portrait ce matin, ajouta-t-elle avec un sourire de malice.

— Non... vraiment, Colomba, je n'ose... ces bandits^{*} 80 qui sont là...

— Eh bien, ces bandits ne vous connaissent pas, qu'importe ? Vous désiriez en voir !...

— Mon Dieu !

— Voyez, mademoiselle, prenez un parti¹. Vous laisser 85 seule ici, je ne le puis pas ; on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Allons voir Orso, ou bien retournons ensemble au village... Je verrai mon frère... Dieu sait quand... peut-être jamais...

— Que dites-vous, Colomba ?... Eh bien, allons ! mais 90 pour une minute seulement, et nous reviendrons aussitôt. »

Colomba lui serra la main et, sans répondre, elle se mit à marcher avec une telle rapidité, que Miss Lydia avait peine à la suivre. Heureusement Colomba s'arrêta 95 bientôt en disant à sa compagne :

« N'avancons pas davantage avant de les avoir prévenus ; nous pourrions peut-être attraper un coup de fusil. »

Elle se mit à siffler entre ses doigts ; bientôt après on 100 entendit un chien aboyer, et la sentinelle avancée des bandits ne tarda pas à paraître. C'était notre vieille connaissance, le chien Brusco, qui reconnut aussitôt Colomba, et se chargea de lui servir de guide. Après

105 maints détours dans les sentiers étroits du maquis, deux hommes armés jusqu'aux dents se présentèrent à leur rencontre.

« Est-ce vous, Brandolaccio ? demanda Colomba. Où est mon frère ?

110 — Là-bas ! répondit le bandit^{*}. Mais avancez doucement ; il dort, et c'est la première fois que cela lui arrive depuis son accident. Vive Dieu, on voit bien que par où passe le diable une femme passe bien aussi. »

Les deux femmes s'approchèrent avec précaution, et auprès d'un feu dont on avait prudemment masqué 115 l'éclat en construisant autour un petit mur en pierres sèches, elles aperçurent Orso couché sur un tas de fougères et couvert d'un pilone¹. Il était fort pâle et l'on entendait sa respiration oppressée². Colomba s'assit auprès de lui, et le contemplait en silence les mains jointes, comme si elle priaît mentalement. Miss Lydia, se couvrant le visage de son mouchoir, se serra contre elle ; mais de temps en temps elle levait la tête pour voir le blessé par-dessus l'épaule de Colomba. Un quart 120 d'heure se passa sans que personne ouvrit la bouche. Sur un signe du théologien, Brandolaccio s'était enfoncé avec lui dans le maquis^{*}, au grand contentement de Miss Lydia, qui, pour la première fois, trouvait que les grandes barbes et l'équipement des bandits avaient trop de couleur locale.

125 Enfin Orso fit un mouvement. Aussitôt Colomba se pencha sur lui et l'embrassa à plusieurs reprises, l'accablant de questions sur sa blessure, ses souffrances, ses besoins. Après avoir répondu qu'il était aussi bien que possible, Orso lui demanda à son tour si Miss Nevil était encore à Pietranera, et si elle lui avait écrit. Colomba, courbée sur son frère, lui cachait complètement sa compagne, que l'obscurité, d'ailleurs, lui aurait difficilement permis de reconnaître. Elle tenait une main de Miss Nevil, et de l'autre elle soulevait légèrement la tête 130 du blessé.

1. prenez un parti : prenez une décision.

1. pilone : manteau à capuchon.

2. oppressée : éprouvant une sensation d'étouffement.

« Non, mon frère, elle ne m'a pas donné de lettre pour vous... ; mais vous pensez toujours à Miss Nevil, vous l'aimez donc bien ?

— Si je l'aime, Colomba !... Mais elle, elle me méprise peut-être à présent !»

En ce moment, Miss Nevil fit un effort pour retirer sa main ; mais il n'était pas facile de faire lâcher prise à Colomba ; et, quoique petite et bien formée, sa main possédait une force dont on a vu quelques preuves.

150 « Vous mépriser ! s'écria Colomba, après ce que vous avez fait... Au contraire, elle dit du bien de vous... Ah ! Orso, j'aurais bien des choses d'elle à vous conter. »

La main voulait toujours s'échapper mais Colomba l'attirait toujours plus près d'Orso.

155 « Mais enfin, dit le blessé, pourquoi ne pas me répondre ?... Une seule ligne, et j'aurais été content. »

A force de tirer la main de Miss Nevil, Colomba finit par la mettre dans celle de son frère. Alors, s'écartant tout à coup en éclatant de rire :

160 « Orso, s'écria-t-elle, prenez garde de dire du mal de Miss Lydia, car elle entend* très bien le corse. »

Miss Lydia retira aussitôt sa main et balbutia quelques mots inintelligibles. Orso croyait rêver.

« Vous ici, Miss Nevil ! Mon Dieu ! comment avez-vous 165 osé ? Ah ! que vous me rendez heureux ! »

Et, se soulevant avec peine, il essaya de se rapprocher d'elle.

« J'ai accompagné votre sœur, dit Miss Lydia... pour qu'on ne pût soupçonner où elle allait... et puis, je 170 voulais aussi... m'assurer... Hélas ! que vous êtes mal ici ! »

Colomba s'était assise derrière Orso. Elle le souleva avec précaution et de manière à lui soutenir la tête sur ses genoux. Elle lui passa les bras autour du cou, et fit 175 signe à Miss Lydia de s'approcher.

« Plus près ! plus près ! disait-elle : il ne faut pas qu'un malade élève trop la voix. » Et comme Miss Lydia hésitait, elle lui prit la main et la força de s'asseoir tellement près, que sa robe touchait Orso, et que sa main, qu'elle 180 tenait toujours, reposait sur l'épaule du blessé.

« Il est très bien comme cela, dit Colomba d'un air gai.

N'est-ce pas, Orso, qu'on est bien dans le maquis*, au bivouac*, par une belle nuit comme celle-ci ?

— Oh oui ! la belle nuit ! dit Orso. Je ne l'oublierai 185 jamais !

— Que vous devez souffrir ! dit Miss Nevil.

— Je ne souffre plus, dit Orso, et je voudrais mourir ici. »

Et sa main droite se rapprochait de celle de Miss 190 Lydia, que Colomba tenait toujours emprisonnée.

« Il faut absolument qu'on vous transporte quelque part où l'on pourra vous donner des soins, monsieur della Rebbia, dit Miss Nevil. Je ne pourrai plus dormir, maintenant que je vous ai vu si mal couché... en plein 195 air... »

— Si je n'eusse craint de vous rencontrer, Miss Nevil, j'aurais essayé de retourner à Pietranera, et je me serais constitué prisonnier.

— Et pourquoi craignez-vous de la rencontrer, Orso ? 200 demanda Colomba.

— Je vous avais désobéi, Miss Nevil... et je n'aurais pas osé vous voir en ce moment.

— Savez-vous, Miss Lydia, que vous faites faire à mon frère tout ce que vous voulez ? dit Colomba en riant. Je 205 vous empêcherai de le voir.

— J'espère, dit Miss Nevil, que cette malheureuse affaire va s'éclaircir, et que bientôt vous n'aurez plus rien à craindre... Je serai bien contente si, lorsque nous partirons, je sais qu'on vous a rendu justice et qu'on a 210 reconnu votre loyauté comme votre bravoure.

— Vous partez, Miss Nevil ! Ne dites pas encore ce mot-là.

— Que voulez-vous... mon père ne peut pas chasser toujours... Il veut partir. »

215 Orso laissa retomber sa main qui touchait celle de Miss Lydia, et il y eut un moment de silence.

« Bah ! reprit Colomba, nous ne vous laisserons pas partir si vite. Nous avons encore bien des choses à vous montrer à Pietranera... D'ailleurs, vous m'avez promis 220 de faire mon portrait, et vous n'avez pas encore commencé... Et puis je vous ai promis de vous faire une serenata* en soixante et quinze couplets... Et puis... Mais

qu'a donc Brusco à grogner?... Voilà Brandolaccio qui court après lui... Voyons ce que c'est.»

225 Aussitôt elle se leva, et posant sans cérémonie la tête d'Orso sur les genoux de Miss Nevil, elle courut auprès des bandits.

Un peu étonnée de se trouver ainsi soutenant un beau jeune homme, en tête à tête avec lui au milieu d'un maquis¹, Miss Nevil ne savait trop que faire, car, en se retirant brusquement, elle craignait de faire mal au blessé. Mais Orso quitta lui-même le doux appui que sa sœur venait de lui donner, et, se soulevant sur son bras droit :

235 «Ainsi, vous partez bientôt, Miss Lydia? Je n'avais jamais pensé que vous dussiez prolonger votre séjour dans ce malheureux pays..., et pourtant... depuis que vous êtes venue ici, je souffre cent fois plus en songeant qu'il faut vous dire adieu... Je suis un pauvre lieutenant... 240 sans avenir..., proscrit¹ maintenant... Quel moment, Miss Lydia, pour vous dire que je vous aime... mais c'est sans doute la seule fois que je pourrai vous le dire, et il me semble que je suis moins malheureux, maintenant que j'ai soulagé mon cœur.»

245 Miss Lydia détourna la tête, comme si l'obscurité ne suffisait pas pour cacher sa rougeur :

«Monsieur della Rebbia, dit-elle d'une voix tremblante, serais-je venue en ce lieu si...» Et, tout en parlant, elle mettait dans la main d'Orso le talisman égyptien. Puis, faisant un effort violent pour reprendre le ton de plaisanterie qui lui était habituel :

250 «C'est bien mal à vous, monsieur Orso, de parler ainsi... Au milieu du maquis, entourée de vos bandits, vous savez bien que je n'oserais jamais me fâcher contre vous.»

Orso fit un mouvement pour baisser la main qui lui rendait le talisman; et comme Miss Lydia la retirait un

peu vite, il perdit l'équilibre et tomba sur son bras blessé. Il ne put retenir un gémissement douloureux.

260 «Vous vous êtes fait mal, mon ami? s'écria-t-elle, en le soulevant; c'est ma faute! pardonnez-moi...» Ils se parlèrent encore quelque temps à voix basse, et fort rapprochés l'un de l'autre. Colomba, qui accourrait précipitamment, les trouva précisément dans la position où elle les avait laissés.

«Les voltigeurs¹! s'écria-t-elle. Orso, essayez de vous lever et de marcher, je vous aiderai.

– Laissez-moi, dit Orso. Dis aux bandits¹ de se sauver... ; qu'on me prenne, peu m'importe ; mais emmène 270 Miss Lydia : au nom de Dieu, qu'on ne la voie pas ici!

– Je ne vous laisserai pas, dit Brandolaccio qui suivait Colomba. Le sergent des voltigeurs est un fils de l'avocat ; au lieu de vous arrêter, il vous tuera, et puis il dira qu'il ne l'a pas fait exprès.»

275 Orso essaya de se lever, il fit même quelques pas ; mais, s'arrêtant bientôt :

«Je ne puis marcher, dit-il. Fuyez, vous autres. Adieu, Miss Nevil ; donnez-moi la main, et adieu!

– Nous ne vous quitterons pas! s'écrierent les deux 280 femmes.

– Si vous ne pouvez marcher, dit Brandolaccio, il faudra que je vous porte. Allons, mon lieutenant, un peu de courage ; nous aurons le temps de décamper par le ravin, là derrière. M. le curé va leur donner de 285 l'occupation.

– Non, laissez-moi, dit Orso en se couchant à terre. Au nom de Dieu, Colomba, emmène Miss Nevil !

– Vous êtes forte, mademoiselle Colomba, dit Brandolaccio ; empoignez-le par les épaules, moi je tiens les 290 pieds ; bon ! en avant, marche !»

Ils commencèrent à le porter rapidement, malgré ses protestations ; Miss Lydia les suivait, horriblement effrayée, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre, auquel cinq ou six autres répondirent aussitôt. Miss Lydia poussa un cri, Brandolaccio une imprécation, mais il redoubla de vitesse, et Colomba, à son exemple, courut au travers du maquis, sans faire attention aux branches qui lui fouettaient la figure ou qui déchiraient sa robe.

1. proscrit : condamné au bannissement, comme un bandit qui doit vivre caché dans le maquis.

300 « Baissez-vous, baissez-vous, ma chère, disait-elle à sa compagne, une balle peut vous attraper. »

On marcha ou plutôt on courut environ cinq cents pas de la sorte, lorsque Brandolaccio déclara qu'il n'en pouvait plus, et se laissa tomber à terre, malgré les exhortations[•] et les reproches de Colomba.

305 « Où est Miss Nevil ? » demandait Orso.

Miss Nevil, effrayée par les coups de fusil, arrêtée à chaque instant par l'épaisseur du maquis[•], avait bientôt perdu la trace des fugitifs, et était demeurée seule en proie aux plus vives angoisses.

310 « Elle est restée en arrière, dit Brandolaccio, mais elle n'est pas perdue, les femmes se retrouvent toujours. Écoutez donc, Ors' Anton', comme le curé fait du tapage avec votre fusil. Malheureusement on n'y voit goutte¹, et l'on ne se fait pas grand mal à se tirailler de nuit.

315 — Chut ! s'écria Colomba ; j'entends un cheval, nous sommes sauvés. »

En effet, un cheval qui paissait dans le maquis, effrayé par le bruit de la fusillade, s'approchait de leur côté.

320 « Nous sommes sauvés ! » répéta Brandolaccio.

Courir au cheval, le saisir par les crins, lui passer dans la bouche un nœud de corde en guise de bride, fut pour le bandit[•], aidé de Colomba, l'affaire d'un moment.

« Prévenons maintenant le curé », dit-il.

325 Il siffla deux fois ; un sifflet éloigné répondit à ce signal, et le fusil de Manton cessa de faire entendre sa grosse voix. Alors Brandolaccio sauta sur le cheval. Colomba plaça son frère devant le bandit, qui d'une main le serra fermement, tandis que de l'autre, il dirigeait sa monture. Malgré sa double charge, le cheval, excité par deux bons coups de pied dans le ventre, partit lestement et descendit au galop un coteau escarpé où tout autre qu'un cheval corse se serait tué cent fois.

Colomba revint alors sur ses pas, appelant Miss Nevil 335 de toutes ses forces, mais aucune voix ne répondait à la

sienne... Après avoir marché quelque temps à l'aventure, cherchant à retrouver le chemin qu'elle avait suivi, elle rencontra dans un sentier deux voltigeurs qui lui crièrent : « Qui vive ? »

340 « Eh bien, messieurs, dit Colomba d'un ton railleur, voilà bien du tapage. Combien de morts ?

— Vous étiez avec les bandits[•], dit un des soldats, vous allez venir avec nous.

345 — Très volontiers, répondit-elle ; mais j'ai une amie ici, et il faut que nous la trouvions d'abord.

— Votre amie est déjà prise, et vous irez avec elle coucher en prison.

— En prison ? c'est ce qu'il faudra voir ; mais, en attendant, menez-moi auprès d'elle. »

350 Les voltigeurs[•] la conduisirent alors dans le campement des bandits, où ils rassemblaient les trophées¹ de leur expédition, c'est-à-dire le pilone qui couvrait Orso, une vieille marmite et une cruche pleine d'eau. Dans le même lieu se trouvait Miss Nevil, qui, rencontrée par les 355 soldats à demi morte de peur, répondait par des larmes à toutes leurs questions sur le nombre des bandits[•] et la direction qu'ils avaient prise.

Colomba se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille : « Ils sont sauvés. »

360 Puis, s'adressant au sergent des voltigeurs :

« Monsieur, lui dit-elle, vous voyez bien que mademoiselle ne sait rien de ce que vous lui demandez. Laissez-nous revenir au village, où l'on nous attend avec impatience.

365 — On vous y mènera, et plus tôt que vous ne le désirez, ma mignonne, dit le sergent, et vous aurez à expliquer ce que vous faisiez dans le maquis[•] à cette heure avec les brigands qui viennent de s'enfuir. Je ne sais quel sortilège emploient ces coquins, mais ils fascinent sûrement les filles, car partout où il y a des bandits on est sûr d'en trouver de jolies.

370

1. *on n'y voit goutte* : on n'y voit rien.

1. *trophées* : butin, trésor pris à l'ennemi (emploi ironique).

— Vous êtes galant¹, monsieur le sergent, dit Colomba, mais vous ne ferez pas mal de faire attention à vos paroles. Cette demoiselle est une parente du préfet, et il ne faut pas badiner avec elle.

— Parente du préfet! murmura un voltigeur^{*} à son chef; en effet, elle a un chapeau².

— Le chapeau n'y fait rien, dit le sergent. Elles étaient toutes les deux avec le curé, qui est le plus grand enjô-
380 leur du pays, et mon devoir est de les emmener. Aussi bien, n'avons-nous plus rien à faire ici. Sans ce maudit caporal^{*} Taupin..., l'ivrogne de Français s'est montré avant que je n'eusse cerné le maquis³... sans lui nous les prenions comme dans un filet.

385 — Vous êtes sept? demanda Colomba. Savez-vous, messieurs, que si par hasard les trois frères Gambini, Sarocchi et Théodore Poli³ se trouvaient à la croix de Sainte-Christine avec Brandolaccio et le curé, ils pourraient vous donner bien des affaires? Si vous devez avoir
390 une conversation avec le *Commandant de la campagne** je ne me soucierais pas de m'y trouver. Les balles ne connaissent personne la nuit.»

La possibilité d'une rencontre avec les redoutables bandits^{*} que Colomba venait de nommer parut faire impression sur les voltigeurs. Toujours pestant contre le caporal Taupin, le chien de Français, le sergent donna l'ordre de la retraite, et sa petite troupe prit le chemin de Pietranera, emportant le pilone et la marmite. Quant à la cruche, un coup de pied en fit justice. Un voltigeur
400 voulut prendre le bras de Miss Lydia; mais Colomba le repoussant aussitôt :

« Que personne ne la touche! dit-elle. Croyez-vous que nous avons envie de nous enfuir! Allons, Lydia, ma chère, appuyez-vous sur moi, et ne pleurez pas comme

* C'était le titre que prenait Théodore Poli.

1. *galant*: courtois.

2. *elle a un chapeau*: marque, signe d'un certain rang.

3. *les trois frères Gambini, Sarocchi et Théodore Poli*: véritables bandits corsos des années 1820.

405 un enfant. Voilà une aventure, mais elle ne finira pas mal; dans une demi-heure nous serons à souper. Pour ma part, j'en meurs d'envie.

— Que pensera-t-on de moi? disait tout bas Miss Nevil.

410 — On pensera que vous vous êtes engagée dans le maquis^{*}, voilà tout.

— Que dira le préfet?... que dira mon père surtout?

— Le préfet?... vous lui répondrez qu'il se mêle de sa préfecture. Votre père?... à la manière dont vous causiez
415 avec Orso, j'aurais cru que vous aviez quelque chose à dire à votre père.»

Miss Nevil lui serra le bras sans répondre.

« N'est-ce pas, murmura Colomba dans son oreille, que mon frère mérite qu'on l'aime? Ne l'aimez-vous pas un peu?

420 — Ah! Colomba, répondit Miss Nevil souriant malgré sa confusion, vous m'avez trahie, moi qui avais tant de confiance en vous!»

Colomba lui passa un bras autour de la taille, et l'em-
425 brassant sur le front :

« Ma petite sœur, dit-elle bien bas, me pardonnez-vous?

— Il le faut bien, ma terrible sœur», répondit Lydia en lui rendant son baiser.

430 Le préfet et le procureur du roi logeaient chez l'adjoint de Pietranera, et le colonel, fort inquiet de sa fille, venait pour la vingtième fois leur en demander des nou-
velles, lorsqu'un voltigeur, détaché en courrier par le sergent, leur fit le récit du terrible combat livré contre les brigands, combat dans lequel il n'y avait eu, il est vrai, ni morts ni blessés, mais où l'on avait pris une marmite, un pilone et deux filles qui étaient, disait-il, les maîtresses ou les espionnes des bandits^{*}. Ainsi annon-
435 cées comparurent les deux prisonnières au milieu de leur escorte armée. On devine la contenance radieuse de Colomba, la honte de sa compagne, la surprise du pré-
fet, la joie et l'étonnement du colonel. Le procureur du roi se donna le malin plaisir de faire subir à la pauvre Lydia une espèce d'interrogatoire qui ne se termina que

440 lorsqu'il lui eut fait perdre toute contenance.

« Il me semble, dit le préfet, que nous pouvons bien mettre tout le monde en liberté. Ces demoiselles ont été se promener, rien de plus naturel par un beau temps ; elles ont rencontré par hasard un aimable jeune homme blessé, rien de plus naturel encore. »

450 Puis, prenant à part Colomba :

« Mademoiselle, dit-il, vous pouvez mander à votre frère que son affaire tourne mieux que je ne l'espérais. L'examen des cadavres, la déposition du colonel, 455 démontrent qu'il n'a fait que riposter, et qu'il était seul au moment du combat. Tout s'arrangera, mais il faut qu'il quitte le maquis¹ au plus vite, et qu'il se constitue prisonnier. »

Il était près de onze heures lorsque le colonel, sa fille 460 et Colomba se mirent à table devant un souper refroidi. Colomba mangeait de bon appétit, se moquant du préfet, du procureur du roi et des voltigeurs². Le colonel mangeait mais ne disait mot, regardant toujours sa fille, qui ne levait pas les yeux de dessus son assiette. Enfin, 465 d'une voix douce, mais grave :

« Lydia, lui dit-il en anglais, vous êtes donc engagée¹ avec della Rebbia ?

— Oui, mon père, depuis aujourd'hui », répondit-elle en rougissant, mais d'une voix ferme.

470 Puis elle leva les yeux, et, n'apercevant sur la physionomie de son père aucun signe de courroux², elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion.

« À la bonne heure, dit le colonel, c'est un brave garçon ; mais, par Dieu ! nous ne demeurerons pas dans son pays¹ ou je refuse mon consentement.

— Je ne sais pas l'anglais, dit Colomba, qui les regardait avec une extrême curiosité ; mais je parie que j'ai deviné ce que vous dites.

480 — Nous disons, répondit le colonel, que nous vous mènerons faire un voyage en Irlande.

— Oui, volontiers, et je serai la *surella*¹ *Colomba*. Est-ce fait, colonel ? Nous frappons-nous dans la main ?

— On s'embrasse dans ce cas-là », dit le colonel.



Les retrouvailles au moment de l'arrivée des voltigeurs.

1. engagée : fiancée (*engaged* en anglais).

2. courroux : colère.

1. surella : petite sœur (en italien).

*Questions**Compréhension*

1. Colomba dirige encore une fois toutes les opérations. Montrez de quelle façon, dans les différentes situations du chapitre.
2. Comment expliquez-vous l'aisance de Colomba dans une scène romantique dont elle est si peu coutumière ?
3. En quoi la scène de déclaration peut-elle convenir au caractère de Miss Lydia tout en lui paraissant inconvenante ?
4. Dans quelle mesure ce chapitre s'oppose-t-il aux précédents ?
5. N'y a-t-il pas des détails peu vraisemblables ? Lesquels ?
6. Quels sont les mots du préfet qui donnent déjà une partie du dénouement ?

Écriture / Réécriture

7. Relevez toutes les phrases impératives prononcées par Colomba. Par quel procédé d'écriture Mérimée accélère-t-il le rythme de son récit ?
8. Rédigez la suite de cette phrase prononcée par Colomba : « Le grand air me fera du bien, disait-elle. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré » (l. 26-27) en imaginant la ou les raisons qui peuvent la justifier, en fonction du contexte.

Mise en scène

9. Réécrivez comme une scène de théâtre le passage qui va de : « Vous ici, Miss Nevil ! » (l. 164) jusqu'à « Aussitôt elle se leva, et posant sans cérémonie la tête d'Orso sur les genoux de Miss Nevil, elle courut auprès des bandits » (l. 227).
10. Faites un essai de mise en scène. La ponctuation doit vous guider pour trouver le ton* qui convient à chaque réplique.

CHAPITRE XX

Quelques mois après le coup double qui plongea la commune de Pietranera dans la consternation (comme dirent les journaux), un jeune homme, le bras gauche en écharpe, sortit à cheval de Bastia dans l'après-midi, et se dirigea vers le village de Cardo¹, célèbre par sa fontaine, qui, en été, fournit aux gens délicats de la ville une eau délicieuse. Une jeune femme, d'une taille élevée et d'une beauté remarquable, l'accompagnait montée sur un petit cheval noir dont un connaisseur eût admiré la force et l'élégance, mais qui malheureusement avait une oreille déchiquetée par un accident bizarre. Dans le village, la jeune femme sauta lestement à terre, et, après avoir aidé son compagnon à descendre de sa monture, détacha d'assez lourdes sacoches attachées à l'arçon de sa selle. Les chevaux furent remis à la garde d'un paysan, et la femme chargée des sacoches qu'elle cachait sous son mezzaro^{*}, le jeune homme portant un fusil double, prirent le chemin de la montagne en suivant un sentier fort raide et qui ne semblait conduire à aucune habitation. Arrivés à un des gradins élevés de mont Quercio², ils s'arrêtèrent, et tous les deux s'assirent sur l'herbe. Ils paraissaient attendre quelqu'un, car ils tournaient sans cesse les yeux vers la montagne, et la jeune femme consultait souvent une jolie montre d'or, peut-être autant pour contempler un bijou qu'elle semblait posséder depuis peu de temps que pour savoir si l'heure d'un rendez-vous était arrivée. Leur attente ne fut pas longue. Un chien sortit du maquis^{*}, et, au nom de Brusco prononcé par la jeune femme, il s'empressa de venir les caresser. Peu après parurent deux hommes barbus, le fusil sous le bras, la cartouchière à la ceinture, le pistolet au côté. Leurs habits déchirés et couverts de

1. *Cardo* : village situé près de Bastia, dans la région du véritable Pietranera où Mérimée passa certainement en octobre 1839.

2. *mont Quercio* : le mont Querciolu, au nord de Cardo.

pièces contrastaient avec leurs armes brillantes et d'une fabrique renommée du continent. Malgré l'inégalité 35 apparente de leur position¹, les quatre personnages de cette scène s'abordèrent familièrement et comme de vieux amis.

« Eh bien, Ors' Anton', dit le plus âgé des bandits^{*} au jeune homme, voilà votre affaire finie. Ordonnance de 40 non-lieu². Mes compliments. Je suis fâché que l'avocat ne soit plus dans l'île pour le voir enrager. Et votre bras ?

— Dans quinze jours, répondit le jeune homme, on me dit que je pourrai quitter mon écharpe. — Brando, mon brave, je vais partir demain pour l'Italie, et j'ai 45 voulu te dire adieu, ainsi qu'à M. le curé. C'est pourquoi je vous ai priés de venir.

— Vous êtes bien pressé, dit Brandolaccio : vous êtes acquitté d'hier et vous partez demain ?

— On a des affaires, dit gaiement la jeune femme. 50 Messieurs, je vous ai apporté à souper : mangez, et n'oubliez pas mon ami Brusco.

— Vous gâtez Brusco, mademoiselle Colomba, mais il est reconnaissant. Vous allez voir. Allons, Brusco, dit-il, étendant son fusil horizontalement, saute pour les 55 Barricini. »

Le chien demeura immobile, se léchant le museau et regardant son maître.

« Saute pour les della Rebbia ! »

Et il sauta deux pieds plus haut qu'il n'était 60 nécessaire.

« Écoutez, mes amis, dit Orso, vous faites un vilain métier ; et s'il ne vous arrive pas de terminer votre carrière sur cette place que nous voyons là-bas*, le mieux qui vous puisse advenir, c'est de tomber dans un 65 maquis^{*} sous la balle d'un gendarme.

* La place où se font les exécutions à Bastia.

1. *leur position* : leur situation sociale.

2. *Ordonnance de non-lieu* : décision émanant du juge d'instruction et signifiant qu'il n'y a pas lieu de poursuivre l'inculpé en justice. À partir de ce moment, l'affaire est donc une « affaire classée ».

— Eh bien, dit Castriconi, c'est une mort comme une autre, et qui vaut mieux que la fièvre qui vous tue dans un lit, au milieu des larmoiements plus ou moins sincères de vos héritiers. Quand on a, comme nous, l'habitude du grand air, il n'y a rien de tel que de mourir dans ses souliers¹, comme disent nos gens de village.

— Je voudrais, poursuivit Orso, vous voir quitter ce pays... et mener une vie plus tranquille. Par exemple, pourquoi n'iriez-vous pas vous établir en Sardaigne, 75 ainsi qu'ont fait plusieurs de vos camarades ? Je pourrais vous en faciliter les moyens.

— En Sardaigne ! s'écria Brandolaccio. *Istos Sardos*² ! que le diable les emporte avec leur patois. C'est trop mauvaise compagnie pour nous.

— Il n'y a pas de ressource en Sardaigne, ajouta le théologien. Pour moi, je méprise les Sardes. Pour donner la chasse aux bandits^{*}, ils ont une milice à cheval ; cela fait la critique à la fois des bandits et du pays*. Fi³ de la Sardaigne ! C'est une chose qui m'étonne, monsieur della Rebbia, que vous, qui êtes un homme de goût et de savoir, nous n'avez pas adopté notre vie du maquis^{*}, en ayant goûté comme vous avez fait.

— Mais, dit Orso en souriant, lorsque j'avais l'avantage d'être votre commensal⁴, je n'étais pas trop en état 90 d'apprécier les charmes de votre position, et les côtes me font mal encore quand je me rappelle la course que je fis une belle nuit, mis en travers comme un paquet sur un cheval sans selle que conduisait mon ami Brandolaccio.

— Et le plaisir d'échapper à la poursuite, reprit Castriconi, le comptez-vous pour rien ? Comment pouvez-

* Je dois cette observation critique sur la Sardaigne à un ex-bandit de mes amis, et c'est à lui seul qu'en appartient la responsabilité. Il veut dire que des bandits qui se laissent prendre par des cavaliers sont des imbéciles, et qu'une milice qui poursuit à cheval les bandits n'a guère de chances de les rencontrer.

1. *mourir dans ses souliers* : mourir debout, en pleine activité.

2. *Istos Sardos* : Ces Sardes de malheur !

3. *Fi* : interjection qui exprime le dégoût, le mépris.

4. *votre commensal* : votre compagnon de table, votre invité.

vous être insensible au charme d'une liberté absolue sous un beau climat comme le nôtre ? Avec ce portespect (il montrait son fusil), on est roi partout, aussi 100 loin qu'il peut porter la balle. On commande, on redresse les torts... C'est un divertissement très moral, monsieur, et très agréable, que nous ne nous refusons point. Quelle plus belle vie que celle de chevalier errant, quand on est mieux armé et plus sensé que Don Qui-
105 chotte¹ ? Tenez, l'autre jour, j'ai su que l'oncle de la petite Luigi, le vieux ladre² qu'il est, ne voulait pas lui donner une dot, je lui ai écrit, sans menaces, ce n'est pas ma manière ; eh bien, voilà un homme à l'instant convaincu ; il l'a mariée. J'ai fait le bonheur de deux
110 personnes. Croyez-moi, monsieur Orso, rien n'est comparable à la vie de bandit³. Bah ! vous deviendriez peut-être des nôtres sans une certaine Anglaise que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont ils parlent tous, à Bastia, avec admiration.

115 — Ma belle-sœur future n'aime pas le maquis, dit Colomba en riant, elle y a eu trop peur.

— Enfin, dit Orso, voulez-vous rester ici ? Soit. Dites-moi si je puis faire quelque chose pour vous.

— Rien, dit Brandolaccio, que de nous conserver un
120 petit souvenir. Vous nous avez comblés. Voilà Chilina qui a une dot⁴, et qui, pour bien s'établir, n'aura pas besoin que mon ami le curé écrive des lettres de menaces. Nous savons que votre fermier nous donnera du pain et de la poudre en nos nécessités⁵ : ainsi, adieu.
125 J'espère vous revoir en Corse un de ces jours.

— Dans un moment pressant, dit Orso, quelques pièces d'or font grand bien. Maintenant que nous sommes de vieilles connaissances, vous ne me refuserez pas cette petite cartouche qui peut vous servir à vous en
130 procurer d'autres.

— Pas d'argent entre nous, lieutenant, dit Brandolaccio d'un ton résolu.

— L'argent fait tout dans le monde, dit Castriconi ; mais dans le maquis⁶ on ne fait cas que d'un cœur brave et d'un fusil qui ne rate pas.

— Je ne voudrais pas vous quitter, reprit Orso, sans vous laisser quelque souvenir. Voyons, que puis-je te laisser, Brando ?

Le bandit⁷ se gratta la tête, et, jetant sur le fusil
140 d'Orso un regard oblique :

« Dame, mon lieutenant... si j'osais... mais non, vous y tenez trop.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien... la chose n'est rien... Il faut encore la
145 manière de s'en servir. Je pense toujours à ce diable de coup double et d'une seule main... Oh ! cela ne se fait pas deux fois.

— C'est ce fusil que tu veux ?... je te l'apportais ; mais sers-t'en le moins que tu pourras.

— Oh ! je ne vous promets pas de m'en servir comme vous ; mais, soyez tranquille, quand un autre l'aura, vous pourrez bien dire que Brando Savelli a passé l'arme à gauche.

— Et vous, Castriconi, que vous donnerai-je ?

155 — Puisque vous voulez absolument me laisser un souvenir matériel de vous, je vous demanderai sans façon de m'envoyer un Horace⁸ du plus petit format possible. Cela me distraira et m'empêchera d'oublier mon latin. Il y a une petite qui vend des cigarettes, à Bastia, sur le port ; donnez-le-lui, et elle me le remettra.

— Vous aurez un Elzévir⁹, monsieur le savant ; il y en a précisément un parmi les livres que je voulais emporter. Eh bien, mes amis, il faut nous séparer. Une poignée de main. Si vous pensez un jour à la Sardaigne, écrivez-

1. Don Quichotte : célèbre héros de l'écrivain espagnol Cervantès (1547-1616), qui s'identifiait aux personnages des romans qu'il lisait.

2. ladre : avare.

3. en nos nécessités : en fonction de nos besoins.

1. un Horace : un recueil contenant les œuvres du poète latin Horace (65-8 av. J.C.) qui écrivit des Épîtres, des Satires et des Odes.

2. un Elzévir : un livre édité par les Elzévir, famille d'imprimeurs et d'éditeurs hollandais des xvi^e et xvii^e siècles. Leurs livres de petit format, très soignés, se distinguaient par la finesse de leurs caractères.

165 moi ; l'avocat N. vous donnera mon adresse sur le continent.

— Mon lieutenant, dit Brando, demain, quand vous serez hors du port, regardez sur la montagne, à cette place ; nous y serons, et nous vous ferons signe avec nos 170 mouchoirs. »

Ils se séparèrent alors : Orso et sa sœur prirent le chemin de Cardo, et les bandits^{*}, celui de la montagne.



Un bandit faisant le guet.

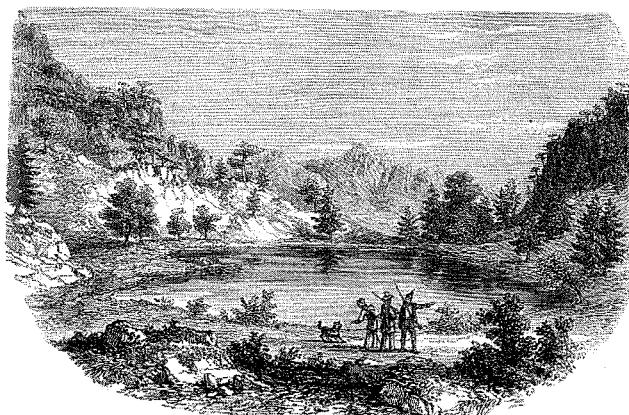
Questions

Compréhension

1. Pourrait-on dire de ce chapitre qu'il est un épilogue* ou un prologue* ?
2. Qu'a-t-il pu se passer entre la fin du chapitre précédent et le début de celui-ci ?
3. Qu'est devenu l'avocat Barricini ? Quelle phrase nous le dit ?
4. Quelles relations existent entre Orso et Brandoluccio ? Ont-elles évolué par rapport aux chapitres précédents ?
5. En quoi la demande de Castriconi est-elle pittoresque* ?
6. Quelle est l'atmosphère qui se dégage de ce chapitre ?

Écriture / Réécriture

7. Trouvez, dans la fin du chapitre, deux exemples de métonymie*.
8. Quelle phrase du chapitre rappelle les événements du précédent chapitre ?
9. Quelle phrase prononcée par Orso est à la fois un rappel des faits antérieurs et une annonce discrète de l'avenir ?



Vue du maquis corse, dessin de Freeman.

CHAPITRE XXI

Par une belle matinée d'avril, le colonel Sir Thomas Nevil, sa fille, mariée depuis peu de jours, Orso et Colomba sortirent de Pise[•] en calèche pour aller visiter un hypogée étrusque¹, nouvellement découvert, que tous les étrangers allaient voir. Descendus dans l'intérieur du monument, Orso et sa femme tirèrent des crayons et se mirent en devoir d'en dessiner les peintures; mais le colonel et Colomba, l'un et l'autre assez indifférents pour l'archéologie, les laissèrent seuls et se promenèrent aux environs.

« Ma chère Colomba, dit le colonel, nous ne reviendrons jamais à Pise à temps pour notre luncheon². Est-ce que vous n'avez pas faim? Voilà Orso et sa femme dans les antiquités; quand ils se mettent à dessiner ensemble, ils n'en finissent pas.

— Oui, dit Colomba, et pourtant ils ne rapportent pas un bout de dessin.

— Mon avis serait, continua le colonel, que nous allassions à cette petite ferme là-bas. Nous y trouverons du pain, et peut-être de l'alealico[•], qui sait? même de la crème et des fraises, et nous attendrons patiemment nos dessinateurs.

— Vous avez raison, colonel. Vous et moi, qui sommes les gens raisonnables de la maison, nous aurions bien tort de nous faire les martyrs de ces amoureux, qui ne vivent que de poésie. Donnez-moi le bras. N'est-ce pas que je me forme? Je prends le bras, je mets des chapeaux, des robes à la mode; j'ai des bijoux; j'apprends je ne sais combien de belles choses; je ne suis plus du tout une sauvagesse. Voyez un peu la grâce que j'ai à

porter ce châle... Ce blondin¹, cet officier de votre régiment, qui était au mariage... mon Dieu! je ne puis pas retenir son nom; un grand frisé, que je jetterais par terre d'un coup de poing...

35 — Chatworth! dit le colonel.

— À la bonne heure! mais je ne le prononcerai jamais. Eh bien, il est amoureux fou de moi.

— Ah! Colomba, vous devenez bien coquette. Nous aurons dans peu un autre mariage.

40 — Moi! me marier? Et qui donc élèverait mon neveu... quand Orso m'en aura donné un? qui donc lui apprendrait à parler corse?... Oui, il parlera corse, et je lui ferai un bonnet pointu pour vous faire enrager.

— Attendons d'abord que vous ayez un neveu; et puis 45 vous lui apprendrez à jouer du stylet[•], si bon vous semble.

— Adieu les stylets, dit gaiement Colomba; maintenant j'ai un éventail, pour vous en donner sur les doigts quand vous direz du mal de mon pays.»

50 Causant ainsi, ils entrèrent dans la ferme où ils trouvèrent vin, fraises et crème. Colombaaida la fermière à cueillir des fraises pendant que le colonel buvait de l'alealico[•]. Au détour d'une allée, Colomba aperçut un vieillard assis au soleil sur une chaise de paille, malade,

55 comme il semblait; car il avait les joues creuses, les yeux enfoncés; il était d'une maigreur extrême, et son immobilité, sa pâleur, son regard fixe, le faisaient ressembler à un cadavre plutôt qu'à un être vivant. Pendant plusieurs minutes, Colomba le contempla avec tant de curiosité 60 qu'elle attira l'attention de la fermière.

« Ce pauvre vieillard, dit-elle, c'est un de vos compatriotes, car je connais bien à votre parler que vous êtes de la Corse, mademoiselle. Il a eu des malheurs dans son pays; ses enfants sont morts d'une façon terrible.

65 On dit, je vous demande pardon, mademoiselle, que vos compatriotes ne sont pas tendres dans leurs inimitiés[•]. Pour lors, ce pauvre monsieur, resté seul, s'en est venu à

1. étrusque : les Étrusques occupèrent la Toscane puis le Latium entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C. En réalité, les fouilles des tombeaux souterrains (ou hypogées) étrusques, sortes de vastes appartements souvent garnis d'un riche mobilier, ne débuteront qu'en 1828; Mérimée commet donc un léger anachronisme* par rapport à la date où se situe l'action.

2. luncheon : repas léger en Angleterre.

1. blondin : jeune galant (vieilli).

Pise^{*}, chez une parente éloignée, qui est la propriétaire de cette ferme. Le brave homme est un peu timbré ; c'est le malheur et le chagrin... C'est gênant pour madame, qui reçoit beaucoup de monde ; elle l'a donc envoyé ici. Il est bien doux, pas gênant ; il ne dit pas trois paroles dans un jour. Par exemple, la tête a déménagé. Le médecin vient toutes les semaines, et il dit qu'il n'en a pas 75 pour longtemps.

— Ah ! il est condamné ? dit Colomba. Dans sa position, c'est un bonheur d'en finir.

— Vous devriez, mademoiselle, lui parler un peu corsé ; cela le ragaillardirait peut-être d'entendre le langage de son pays.

— Il faut voir », dit Colomba avec un sourire ironique.

Et elle s'approcha du vieillard jusqu'à ce que son ombre vînt lui ôter le soleil. Alors le pauvre idiot leva la tête et regarda fixement Colomba, qui le regardait de 85 même, souriant toujours. Au bout d'un instant, le vieillard passa la main sur son front, et ferma les yeux comme pour échapper au regard de Colomba. Puis il les rouvrit, mais démesurément ; ses lèvres tremblaient ; il voulait étendre les mains ; mais, fasciné par Colomba, il 90 demeurait cloué sur sa chaise, hors d'état de parler ou de se mouvoir. Enfin de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

« Voilà la première fois que je le vois ainsi, dit la jardinière. Mademoiselle est une demoiselle de votre pays ; 95 elle est venue pour vous voir, dit-elle au vieillard.

— Grâce ! s'écria celui-ci d'une voix rauque ; grâce ! n'es-tu pas satisfaite ? Cette feuille... que j'avais brûlée... comment as-tu fait pour la lire ?... Mais pourquoi tous les deux ?... Orlanduccio, tu n'as rien pu lire contre lui... il 100 fallait m'en laisser un... un seul... Orlanduccio... tu n'as pas lu son nom...

— Il me les fallait tous les deux, lui dit Colomba à voix basse et dans le dialecte corse. Les rameaux sont coupés ; et, si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée. Va, ne te plains pas ; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans !»

Le vieillard poussa un cri, et sa tête tomba sur sa poitrine. Colomba lui tourna le dos, et revint à pas lents

vers la maison en chantant quelques mots incompréhensibles d'une ballata^{*} : « Il me faut la main qui a tiré, l'œil qui a visé, le cœur qui a pensé... »¹

Pendant que la jardinière s'empressait à secourir le vieillard, Colomba, le teint animé, l'œil en feu, se mettait à table devant le colonel.

115 « Qu'avez-vous donc ? dit-il, je vous trouve l'air que vous aviez à Pietranera, ce jour où, pendant notre dîner, on nous envoya des balles.

— Ce sont des souvenirs de la Corse qui me sont revenus en tête. Mais voilà qui est fini. Je serai marraine, 120 n'est-ce pas ? Oh ! quels beaux noms je lui donnerai : Ghilfuccio-Tomaso-Orso-Leone !»

La jardinière rentrait en ce moment.

« Eh bien, demanda Colomba du plus grand sang-froid, est-il mort, ou évanoui seulement ?

125 — Ce n'était rien, mademoiselle ; mais c'est singulier comme votre vue lui a fait de l'effet.

— Et le médecin dit qu'il n'en a pas pour longtemps ?
— Pas pour deux mois, peut-être.

— Ce ne sera pas une grande perte, observa Colomba.

130 — De qui diable parlez-vous ? demanda le colonel.

— D'un idiot de mon pays, dit Colomba d'un air d'indifférence, qui est en pension ici. J'enverrai savoir de temps en temps de ses nouvelles. Mais, colonel Nevil, laissez donc des fraises pour mon frère et pour Lydia. »

135 Lorsque Colomba sortit de la ferme pour remonter dans la calèche, la fermière la suivit des yeux quelque temps.

« Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, eh bien, je suis sûre qu'elle a le mauvais œil². »

140 1840.

1. « Il me faut la main [...] ce qui a pensé... » : passage de la complainte de Colomba chantée par le matelot au chapitre III, et qui est comme le refrain de l'œuvre.

2. le mauvais œil : croyance issue de l'Antiquité et selon laquelle celui ou celle qui le possède peut porter malheur à autrui par son seul regard.

Pise^{*}, chez une parente éloignée, qui est la propriétaire de cette ferme. Le brave homme est un peu timbré ; c'est le malheur et le chagrin... C'est gênant pour madame, qui reçoit beaucoup de monde ; elle l'a donc envoyé ici. Il est bien doux, pas gênant ; il ne dit pas trois paroles dans un jour. Par exemple, la tête a déménagé. Le médecin vient toutes les semaines, et il dit qu'il n'en a pas pour longtemps.

— Ah ! il est condamné ? dit Colomba. Dans sa position, c'est un bonheur d'en finir.

— Vous devriez, mademoiselle, lui parler un peu corse ; cela le ragaillardirait peut-être d'entendre le langage de son pays.

— Il faut voir », dit Colomba avec un sourire ironique.

Et elle s'approcha du vieillard jusqu'à ce que son ombre vînt lui ôter le soleil. Alors le pauvre idiot leva la tête et regarda fixement Colomba, qui le regardait de même, souriant toujours. Au bout d'un instant, le vieillard passa la main sur son front, et ferma les yeux comme pour échapper au regard de Colomba. Puis il les rouvrit, mais démesurément ; ses lèvres tremblaient ; il voulait étendre les mains ; mais, fasciné par Colomba, il demeurait cloué sur sa chaise, hors d'état de parler ou de se mouvoir. Enfin de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

« Voilà la première fois que je le vois ainsi, dit la jardinière. Mademoiselle est une demoiselle de votre pays ; elle est venue pour vous voir, dit-elle au vieillard.

— Grâce ! s'écria celui-ci d'une voix rauque ; grâce ! n'es-tu pas satisfaite ? Cette feuille... que j'avais brûlée... comment as-tu fait pour la lire ?... Mais pourquoi tous les deux ?... Orlanduccio, tu n'as rien pu lire contre lui... il fallait m'en laisser un... un seul... Orlanduccio... tu n'as pas lu son nom...

— Il me les fallait tous les deux, lui dit Colomba à voix basse et dans le dialecte corse. Les rameaux sont coupés ; et, si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée. Va, ne te plains pas ; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans !

Le vieillard poussa un cri, et sa tête tomba sur sa poitrine. Colomba lui tourna le dos, et revint à pas lents

vers la maison en chantant quelques mots incompréhensibles d'une ballata^{*} : « Il me faut la main qui a tiré, l'œil qui a visé, le cœur qui a pensé... »¹

Pendant que la jardinière s'empressait à secourir le vieillard, Colomba, le teint animé, l'œil en feu, se mettait à table devant le colonel.

— « Qu'avez-vous donc ? dit-il, je vous trouve l'air que vous aviez à Pietranera, ce jour où, pendant notre dîner, on nous envoya des balles.

— Ce sont des souvenirs de la Corse qui me sont revenus en tête. Mais voilà qui est fini. Je serai marraine, n'est-ce pas ? Oh ! quels beaux noms je lui donnerai : Ghilfuccio-Tomaso-Orso-Leone ! »

La jardinière rentrait en ce moment.

« Eh bien, demanda Colomba du plus grand sang-froid, est-il mort, ou évanoui seulement ?

— Ce n'était rien, mademoiselle ; mais c'est singulier^{*} comme votre vue lui a fait de l'effet.

— Et le médecin dit qu'il n'en a pas pour longtemps ?

— Pas pour deux mois, peut-être.

— Ce ne sera pas une grande perte, observa Colomba.

— De qui diable parlez-vous ? demanda le colonel.

— D'un idiot de mon pays, dit Colomba d'un air d'indifférence, qui est en pension ici. J'enverrai savoir de temps en temps de ses nouvelles. Mais, colonel Nevil, laissez donc des fraises pour mon frère et pour Lydia. »

— Lorsque Colomba sortit de la ferme pour remonter dans la calèche, la fermière la suivit des yeux quelque temps.

« Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, eh bien, je suis sûre qu'elle a le mauvais œil². »

1840.

1. « Il me faut la main [...] ce qui a pensé... » : passage de la complainte de Colomba chantée par le matelot au chapitre III, et qui est comme le refrain de l'œuvre.

2. le mauvais œil : croyance issue de l'Antiquité et selon laquelle celui ou celle qui le possède peut porter malheur à autrui par son seul regard.

Questions

Compréhension

1. Dans quelle mesure peut-on dire qu'il y a un double dénouement, le second étant tout à fait imprévu ?
2. Comment Mérimée souligne-t-il le contraste entre le dénouement heureux et le dénouement tragique ?
3. Quel personnage essentiel à l'histoire est absent du chapitre ? Quel sens donnez-vous à cette absence ?
4. Qui est, finalement, le meurtrier du colonel della Rebbia ? Quelles phrases du texte justifient votre réponse ? Qui partage ce secret ?
5. Colomba dit au vieux Barricini : «Moi, j'ai souffert deux ans !» À quelle période correspond ce laps de temps ?
6. Quelles phrases du texte présentent l'effrayante déchéance physique et morale du vieillard ? Par quels mots est-il désigné ?
7. Montrez comment Colomba a évolué tout en restant fidèle à elle-même.
8. Quelle impression laissent les derniers mots du chapitre ? Quel caractère confèrent-ils à Colomba ?

Écriture / Récriture

9. Dressez le champ lexical* du regard dans la deuxième partie du chapitre. Que déduisez-vous de votre relevé ?
10. Donnez un titre à chacune des deux parties du chapitre.
11. Rédigez un paragraphe dans lequel vous montrerez que la cruauté de Colomba laisse finalement le lecteur mal à l'aise.
12. De quelle façon la fin de l'histoire confirme-t-elle l'art avec lequel Mérimée maîtrise la technique de la nouvelle* ?
13. D'après vous, quelle est la partie la plus importante d'une nouvelle ? La situation initiale ? les péripéties ? la situation finale ?

Mise en scène

14. Si vous filmiez la fin de la nouvelle*, quels moyens utiliseriez-vous pour faire de l'apparition du vieillard une scène d'une

intensité insoutenable (décor, éclairages, costumes, maquillages, expressions et gestes de l'acteur, plans, etc.) ? Sur quelle partie de son visage ressentiriez-vous les gros plans ? pourquoi ?



«Il me les fallait tous les deux.»

*Bilan**L'action***• Ce que nous savons**

Une missive annonce l'arrivée des Nevil. Colomba fend l'oreille du cheval d'Orso avec un couteau. Mais celui-ci, bien que persuadé qu'il s'agit d'une insulte de Barricini, décide de s'en remettre aux tribunaux et part à la rencontre de ses hôtes. Les tendres réveries d'Orso sont brutalement interrompues par Chilina, la nièce du bandit Brandolaccio, qui vient le prévenir d'un danger. Orso tombe en effet dans une embuscade mais riposte avec adresse, et Brandolaccio, accouru peu après, découvre les cadavres des deux fils Barricini. Pour éviter la prison, Orso, blessé, fuit dans le maquis.

Devant le corps de ses enfants, Barricini semble fou de douleur; le clan se prépare à l'attaque; mais Colomba le tient en respect. Miss Lydia et son père font une déclaration innocentant Orso. Colomba entraîne Miss Lydia auprès du blessé et suscite entre les deux jeunes gens une tendre conversation rapidement interrompue par l'arrivée des voltigeurs*. La légitime défense d'Orso est reconnue, et Miss Lydia peut avouer à son père son amour pour Orso. Avant leur départ pour l'Italie, Orso et Colomba font leurs adieux à Brandolaccio et à son ami qui refusent de renoncer à leur vie de hors-la-loi. Pendant qu'Orso et Lydia, mariés depuis peu dessinent, le colonel Nevil et Colomba se dirigent vers une ferme où la jeune fille trouve un vieillard corse un peu fou et proche de la mort. Horrifié par la vue de Colomba, le vieil homme se plaint qu'elle lui ait pris ses deux fils. « Il me les fallait tous les deux », réplique calmement Colomba avant de rejoindre tranquillement le colonel.

Savamment préparée jusqu'au chapitre IX, soigneusement amenée par de nombreux indices, l'action semble avoir véritablement démarré au chapitre X, à la moitié de la nouvelle*. Dès lors, le drame semble inévitable; de fait, plus rien n'arrêtera l'enchaînement fatal des événements qui semblent tous avoir été dirigés de main de maître : dans la fiction par une Colomba toute-puissante digne des plus grandes héroïnes de la tragédie antique, et dans la narration par une technique narrative des plus subtiles.

*Les personnages***• Ce que nous savons**

- **Orso :** en pleine rêverie, il court un grand danger, mais le destin lui envoie finalement la petite Chilina qui, en lui sauvant la vie, lui permettra de sauver l'honneur de la famille. En véritable héros, Orso aura frôlé la mort et le bannissement de la société. Mais ce n'est qu'une fois toutes les épreuves surmontées, qu'il aura mérité la main de celle qu'il aime.

- **Colomba :** l'héroïne éponyme* de la nouvelle* prend toute sa dimension d'héroïne tragique dans la courbe d'une histoire qu'elle domine d'un bout à l'autre. Colomba incarne à l'évidence l'Électre de la tragédie* grecque, assaillie de sang, poursuivant son frère Oreste de son incitation vengeresse. Sa détermination meurtrière ne souffre ni délai, ni repos, ni pardon, ni même le peu d'humaine pitié requis par sa victoire. Quand tout est fini, quand l'histoire semble se terminer dans l'heureux dénouement de l'acquittement d'Orso et de son mariage avec Miss Lydia, Mérimée ajoute ce terrible chapitre XXI, qui laisse planer sur la Corse l'ombre diabolique d'une « sorcière » dont la fermière dit en la suivant des yeux : « Je suis sûre qu'elle a le mauvais œil. »

- **Le colonel :** fidèle à lui-même, il est jusqu'à la fin un personnage que le peu de psychologie, la générosité et la faiblesse envers sa fille rendent comique et attachant. Son principal intérêt, au milieu de toutes ces passions humaines, reste la chasse.

- **Barricini :** l'image du maire et de l'avocat malhonnête s'estompe, alors que Mérimée brosse le tableau saisissant de la douleur muette du père à qui l'on rapporte les cadavres de ses fils : « Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards» (chapitre XVIII, l. 156). D'autre part, comment oublier le « pauvre idiot » que Colomba vient torturer jusque dans sa folie et dont les yeux concentrent toute l'intensité de la terreur que l'apparition de la jeune fille lui inspire ?

DATES	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES	ÉVÉNEMENTS CULTURELS
1804 1811	Sacre de Napoléon. Le Code civil. Apogée de l'Empire.	Chateaubriand, <i>Itinéraire de Paris à Jérusalem</i> .
1814	Abdication de Napoléon. Retour de Louis XVIII (1 ^{re} Restauration).	
1815	Retour de Napoléon. Défaite de Waterloo.	
1819		Géricault, <i>Le Radeau de la Méduse</i> .
1822	Guerre gréco-turque.	Byron, <i>Don Juan</i> . Hugo, <i>Odes</i> . Stendhal, <i>De l'amour</i> . Schubert, <i>La Symphonie inachevée</i> .
1823 1824	Mort de Louis XVIII. Sacre de Charles X.	Beethoven, <i>IX^e Symphonie</i> . Fondation du journal <i>Le Globe</i> .
1825		Stendhal, <i>Racine et Shakespeare</i> . Saint-Simon, <i>Le Nouveau Christianisme</i> .
1826 1827		Vigny, <i>Poèmes</i> . Stendhal, <i>Armance</i> . Hugo, <i>Cromwell</i> .
1828	Démission du ministre Villèle. Ministère Martignac.	Braille crée un système de lecture pour les aveugles.
1829	Ministère Polignac. Autonomie de la Grèce.	Hugo, <i>Les Orientales</i> . Musset, <i>Poètes</i> . Fourier, <i>Le Nouveau Monde industriel et sociitaire</i> .
1830	Début de la conquête de l'Algérie. Révolution de Juillet. Louis-Philippe roi des Français.	Hugo, <i>Hernani</i> . Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i> . Comte, <i>Cours de philosophie positive</i> .
1831	Ministère Casimir Périer.	Delacroix, <i>La Liberté guidant le peuple</i> . Balzac, <i>La Peau de chagrin</i> . Bellini, <i>Norma</i> .
1832	Épidémie de choléra à Paris (18 000 morts en six semaines).	Dumas, <i>La Tour de Nesle</i> .
1833	Loi Guizot sur l'enseignement primaire.	Vigny, <i>Stello</i> .
1834	Mouvements républicains. Massacre de la rue Transnonain.	Musset, <i>Les Caprices de Marianne</i> . Hugo, <i>Lucrèce Borgia</i> .
1835	Attentat de Fieschi contre Louis-Philippe.	Musset, <i>Lorenzaccio</i> . Sainte-Beuve, <i>Volupté</i> .
1836		Hugo, <i>Les Chants du crépuscule</i> . Gautier, <i>Mademoiselle de Maupin</i> . Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i> .
1837	Début du règne de la reine Victoria en Angleterre.	Balzac, <i>Le Lys dans la vallée</i> . Musset, <i>La Confession d'un enfant du siècle</i> .
1838		Berlioz, <i>Requiem</i> . Hugo, <i>Les Voix intérieures</i> . Hugo, <i>Ruy Blas</i> . Dickens, <i>Oliver Twist</i> .

VIE ET ŒUVRE DE MÉRIMÉE	DATES
Naissance de Mérimée le 28 septembre à Paris.	1803
Entrée au lycée impérial Napoléon (Henri-IV).	1812
Inscription à la faculté de droit.	1819
Rencontre Stendhal qui lit sa tragédie, <i>Cromwell</i> , chez Viollet-le-Duc.	1822
Licence en droit.	1823
Quatre articles non signés sur le théâtre espagnol.	1824
Théâtre de Clara Gazul. Lecture des premières œuvres dans le salon de Delécluze.	1825
Voyages en Angleterre. <i>La Guzla</i> . Rencontre Émilie Lacoste.	1826 1827
Duel au pistolet avec le mari de sa maîtresse, Félix Lacoste. Blessé au bras. <i>La Jacquerie</i> et <i>La Famille de Carjaval</i> .	1828
<i>Chronique du règne de Charles IX</i> , <i>Mateo Falcone</i> , <i>Vision de Charles XI</i> , <i>Tamango</i> , <i>Federigo</i> , <i>L'Enlèvement de la Redoute</i> .	1829
<i>Le Vase étrusque</i> et <i>La Partie de trictrac</i> . Voyage en Espagne où il fait la connaissance du comte de Montijo, père de la future impératrice.	1830
Deux premières <i>Lettres d'Espagne</i> . Chef de cabinet du comte d'Argout, ministre du Commerce. Nommé Chevalier de la Légion d'honneur.	1831
Maitre des requêtes au Conseil d'État. Fait la connaissance de Jenny Dacquin.	1832
<i>Mosaïque</i> , <i>La Double Méprise</i> .	1833
Inspecteur des Monuments historiques. Première tournée dans le Midi. Arrivée en France de la comtesse de Montijo et de ses filles qui fuient la guerre civile en Espagne. <i>Les Âmes du purgatoire</i> .	1834
Tournée d'inspection en Alsace et en Champagne. Mort de son père.	1836
<i>La Vénus d'Ille</i> . Tournée en Auvergne.	1837
Voyage dans le Sud-Ouest.	1838

DATES	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES	ÉVÉNEMENTS CULTURELS
1839	Émeutes parisiennes.	Chopin, <i>Préludes</i> . Stendhal, <i>La Chartreuse de Parme</i> .
1840	Retour des cendres de Napoléon à Paris.	George Sand, <i>Le Compagnon du tour de France</i> . Gogol, <i>Les Âmes mortes</i> . Wagner, <i>Le Vaisseau fantôme</i> . Mort de Stendhal.
1841		
1842		
1843		Nerval, <i>Voyage en Orient</i> . Sue, <i>Les Mystères de Paris</i> . Dumas, <i>Les Trois Mousquetaires</i> .
1844		
1845	Restauration de Notre-Dame par Viollet-le-Duc.	Poe, <i>Histoires Extraordinaires</i> . Wagner, <i>Tannhäuser</i> .
1846	Crise économique et financière.	George Sand, <i>La Mare au diable</i> . Berlioz, <i>La Damnation de Faust</i> .
1848	Révolution de février (22-24). Chute de Louis-Philippe.	Mill, <i>Principes d'économie politique</i> . Marx et Engels, <i>Manifeste du parti communiste</i> . Guizot, <i>De la démocratie en France</i> .
1849	Intervention russe en Hongrie.	Dickens, <i>David Copperfield</i> .
1850	Loi Falloux.	Melville, <i>Moby Dick</i> . Labiche, <i>Un chapeau de paille d'Italie</i> .
1851	Coup d'État de Napoléon III.	Dumas fils, <i>La Dame aux camélias</i> .
1852	Second Empire : Napoléon III, empereur héritaire des Français.	Hugo, <i>Les Châtiments</i> . Verdi, <i>La Traviata</i> .
1853	Mariage de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo.	Nerval, <i>Les Chimères</i> .
1854	Début de la guerre de Crimée.	
1856		Hugo, <i>Les Contemplations</i> .
1857		Flaubert, <i>Madame Bovary</i> .
1860		Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> . Labiche, <i>Le Voyage de M. Perrichon</i> .
1866		Verlaine, <i>Poèmes saturniens</i> .
1869	Inauguration du canal de Suez.	Flaubert, <i>L'Éducation sentimentale</i> . Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> .
1870	La France déclare la guerre à la Prusse. Capitulation de Sedan. Proclamation de la III ^e République.	Cézanne, <i>Le Déjeuner sur l'herbe</i> . Dostoevski, <i>Les Possédés</i> .

VIE ET ŒUVRE DE MÉRIMÉE	DATES
Voyage en Corse. Retour par l'Italie avec Stendhal.	1839
<i>Colomba</i> dans la revue des <i>Deux-Mondes</i> . Voyage dans le Sud-Ouest et en Espagne.	1840
<i>Colomba</i> en volumes. Tournée en Normandie et en Bretagne.	1841
Voyage en Grèce et en Turquie.	1842
Mérimée et Hugo alertent le Comité des Arts et Monuments qui empêche la destruction de l'Hôtel de Sens.	1842
Tournées en Bourgogne et en Franche-Comté. Élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.	1843
Élection à l'Académie française. <i>Arsène Guillot</i> provoque un scandale.	1844
Tournée en Dordogne, Languedoc et Provence. <i>Carmen</i> . Voyage en Espagne.	1845
<i>L'Abbé Aubin</i> , <i>Histoire de Don Pèdre, roi de Castrille</i> .	1846
Voyage en Rhénanie, en Belgique et en Espagne.	1846
Garde national pendant les journées d'émeutes. Apprend le russe.	1848
Traduit <i>La Dame de pique</i> de Pouchkine.	1849
Représentation du <i>Carrosse du Saint-Sacrement</i> à la Comédie-Française.	1850
Tournée à Lyon, Vézelay. Voyage en Angleterre, Belgique et Hollande.	1851
Officier de la légion d'honneur. Mort de sa mère. Condamné à 15 jours de prison pour outrage à la magistrature.	1852
Nommé sénateur. Renonce aux appontements d'inspecteur général et aux grandes tournées. Séjour à Madrid.	1853
Départ pour Munich, Vienne et Budapest. Rupture avec Valentine Delessert.	1854
Installation à Cannes où il passera désormais tous ses hivers.	1856
Fréquents séjours à Londres, à Biarritz ou à Fontainebleau avec la cour, et à Cannes pour se soigner.	1857
Démissionne de l'Inspection générale des Monuments historiques.	1860
Traduit <i>L'Apparition</i> de Tourgueniev. Écrit <i>La Chambre bleue</i> pour l'Impératrice.	1866
Écrit <i>Lokis</i> pour Mme Delessert.	1868
Traduit, avec Tourgueniev, les <i>Nouvelles moscovites</i> de ce dernier.	1869
De plus en plus malade. <i>Le Figaro</i> annonce faussement sa mort.	
Il rentre à Paris le 30 mai, repart pour Cannes le 10 septembre où il meurt le 23 septembre. Sa maison de Paris est incendiée, et ses manuscrits disparaissent.	1870

LE SIÈCLE DU ROMANTISME

Entre 1820 et 1830, le mot Romantisme a supplanté romantisme inventé par Stendhal [...]. En fait, le terme Romantisme n'a jamais reçu de définition précise, mais il sert à désigner l'état d'âme, la pensée et l'art de l'époque 1820-1850.

Henri Bennac, *Guide des idées littéraires*, Hachette, 1988.

Né en réaction contre les règles du classicisme rationnel et impersonnel issu du xvii^e siècle français, le mouvement romantique s'incarne au xix^e siècle dans les grands thèmes qui en sont les figures emblématiques : le retour à la nature, l'expression lyrique des sentiments et la rupture avec les règles et les modèles.

Mérimée, auteur romantique ?

On a beaucoup débattu de cette question, certains insistant pour rattacher Mérimée au courant romantique qui est celui de son époque, en faisant notamment référence à sa dernière nouvelle, *Lokis*, parue en 1869, à la fin de sa vie. D'autres, ne trouvant dans son œuvre ni emphase ni style déclamatoire, mais plutôt une ironie sèche et une froide concision, le rangent du côté d'une mesure toute classique.

Mérimée fut plutôt un «romanticiste» qu'un romantique : il apparaît plus proche de Stendhal [...] que de Hugo. On trouve dans son œuvre, suivant les préceptes stendhaliens, l'abandon des unités de lieu, de temps ou d'action, le goût de l'*histoire contemporaine*, les touches de couleur locale* (voir *Colomba* ou *Carmen*), les crimes sanglants et les amours tragiques. Le culte de la passion est peut-être le trait le plus romantique chez Mérimée ; rares sont les héros qui ne soient prêts à payer pour elle le prix fort ; ce but poursuivi avec fanatisme, pour *Colomba* ce sera la vengeance, pour *Carmen* la soif de liberté, pour *Falcone* l'honneur et pour *Saint-Clair* l'absolu de l'amour. Tant de violence ne va pas sans cruauté ; celle-ci est comme poétisée par des détails pittoresques qui donnent au récit une touche d'exotisme. Pourtant les détails sur le paysage et les coutumes étrangères ne foisonnent pas ; ils sont au contraire parcimonieusement égrenés et suffisent à faire surgir un autre monde, un ailleurs fascinant. Ces petites notations courtes et précises annoncent les procédés réalistes, sans que leur auteur en ait conscience [...].

Colomba, éd. établie par Françoise Court-Pérez,
«Classiques Hachette», 1982, p. 10.

Mérimée, auteur classique ?

Le critique Émile Faguet note chez Mérimée :

Un art incroyablement savant, nourri et surveillé, absolument moderne par le goût du fait vrai et caractéristique, absolument classique par la mesure et le tact dans le choix.

Émile Faguet, *Études littéraires*, Boivin et Cie, 1887.

Nous sommes donc à mille lieues du romantisme et de ses excès. Le style de Mérimée semble bien proche de la perfection de l'équilibre classique.

«Classique par tempérament, romantique par occasion, réaliste malgré lui» (P. Trahard, *La Vieillesse de Mérimée*, Champion, 1930), Mérimée est finalement un grand maître du fantastique, capable de réaliser le dosage parfait de l'étrange et du rationnel, plongeant le lecteur à la lisière du réel, et le laissant dans l'hésitation infinie d'une question sans réponse. Les deux chefs-d'œuvre du genre sont *La Vénus d'Ille* (1837) et *Lokis* (1869).

Mérimée s'est d'ailleurs expliqué très clairement, non sans ironie vis-à-vis de lui-même, à propos de son «romantisme», dans l'avertissement de *La Guzla* en 1840 :

En l'an de grâce 1827, j'étais romantique. Nous disions aux classiques : «Vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale. Point de salut sans la couleur locale.» Nous entendions par couleur locale, ce qui, au dix-septième siècle, s'appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers de notre mot et nous pensions avoir imaginé le mot et la chose. En fait de poésie, nous n'admirions que les poésies étrangères et les plus anciennes, les ballades de la frontière écossaise, les romances du Cid nous paraissaient des chefs-d'œuvre incomparables, toujours à cause de la couleur locale [...].*

Par ailleurs, cette même année 1840, Mérimée écrit au début du premier chapitre de *Colomba* – à propos de Miss Nevil dont il trace un portrait ironique :

En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années et que je n'entends plus aujourd'hui.

Ce clin d'œil au lecteur lui signifie clairement l'évolution de l'auteur qui, en 1840, s'éloigne du romantisme qui l'avait séduit plus de dix ans auparavant.

L'ÂGE D'OR DES JOURNAUX ET DU ROMAN

Les écrivains et les journaux

Le xix^e siècle est le siècle de la presse. C'est aussi l'âge d'or du roman. À l'époque de Mérimée, rares sont les écrivains qui n'ont pas fait leurs débuts dans la presse. La plupart des romans et des nouvelles paraissent alors en feuilletons dans les journaux. De fait, *Colomba* n'échappe pas à la règle du temps. Comme *Eugénie Grandet* de Balzac et *Germinal* de Zola, la première publication se fait dans une revue : *Colomba* paraît le 1^{er} juillet 1840 dans *La Revue des Deux-Mondes* avant d'être publié en volume l'année suivante. C'est dire que les journaux n'expriment pas seulement une parole politique mais laissent entendre également une voix littéraire. Cette dualité est tout à fait liée au contexte de l'époque romantique : les écrivains sont souvent engagés politiquement, et sont amenés, de ce fait, à écrire dans les journaux ou même à fonder les leurs. C'est le cas de Victor Hugo qui, en 1819, fonde avec ses frères *Le Conservateur littéraire*, et de Chateaubriand qui crée *Le Conservateur. Le Globe*, représentant une tendance différente, compte les plumes célèbres de Stendhal, de Sainte-Beuve et de Mérimée.

La frontière est parfois fragile entre littérature et politique, et le talent de l'écrivain sert souvent la politique. Poursuivant la tradition du xvii^e siècle, un grand nombre d'écrivains s'engagent dans la lutte politique par leurs œuvres tout autant que par leur vie. Lamartine et Victor Hugo sont députés, Zola militera pour la cause socialiste, et c'est « *J'accuse* », un article de presse signé de son nom, qui restera définitivement célèbre dans l'affaire Dreyfus. Par ailleurs, la presse est le lieu privilégié de la diffusion de textes littéraires. En effet, les grands écrivains touchent, par l'intermédiaire des journaux, un vaste public de lecteurs, de plus en plus nombreux, qui apprécient les œuvres romanesques publiées là, en feuilletons, avant leur parution. Des auteurs comme Maupassant y trouveront le point d'ancre de leur carrière. Il convient, enfin, d'évoquer Honoré de Balzac dont l'activité multiforme en ce domaine est exemplaire : écrivain, journaliste mais aussi imprimeur et éditeur, Balzac s'est initié à tous les métiers de l'écrit, collaborant pour l'occasion avec le géant de la presse Émile Girardin, qui lance en juillet 1836, le premier grand quotidien : *La Presse*.

Les romans-feuilletons

Émile Girardin donne le coup d'envoi du roman-feuilleton. En lançant *La Presse*, le 1^{er} juillet 1836, à un prix qui défie toute concurrence, il manifeste sa volonté de démocratiser le journal, réservé jusqu'alors à ceux qui pouvaient se l'offrir. Si le roman-feuilleton était déjà au sommaire des journaux du début du siècle, il ne pouvait bénéficier que d'une audience restreinte : les journaux, trop chers, étaient peu lus ; d'autre part, la presse n'avait pas encore connu son « âge d'or ». Sous la monarchie de Juillet, au contraire, les journaux explosent : le succès de Girardin oblige les concurrents à s'aligner sur ses tarifs. Une nouvelle presse est née.

Le roman, genre apprécié entre tous par le public, va désormais bénéficier d'une diffusion à grande échelle, par l'intermédiaire du feuilleton qui gagne ses lettres de noblesse. Les journaux les plus riches font appel aux écrivains les plus célèbres. Ainsi Balzac publie-t-il plusieurs romans de *La Comédie humaine* dans *La Presse*. Si les journaux accueillent la littérature, inversement, le roman s'adapte à son nouveau support, et surtout à son nouveau public. On n'écrit plus pour l'élite qui, elle seule, pouvait s'offrir de coûteux ouvrages, mais pour le public tout venant qui achète une « feuille » bon marché. La veine populaire, sentimentale et historique est alors largement exploitée, et l'organisation du texte doit prévoir rebondissements et suspense à volonté. Parmi les écrivains-feuilletonistes, Alexandre Dumas (*Le Conte de Monte-Cristo*), Eugène Sue (*Les Mystères de Paris*) et Paul Féval (*Le Bossu*) sont les plus célèbres.

La loi Riancey (1851) met fin à cet eldorado du feuilleton, en taxant les journaux publiant une œuvre littéraire. Il restera donc aux journaux à « faire du feuilleton » au détriment de la qualité. Cette « littérature industrielle », comme le dira Sainte-Beuve, subsistera essentiellement dans *Le Petit Parisien* et dans *Le Petit Journal*. Ponson du Terrail et ses *Exploits de Rocambole* s'illustreront encore dans le genre. Bientôt, le roman-feuilleton donnera naissance au roman policier avec *L'Affaire Émile Lerouge* d'Émile Gaboriau.

C'est parce que, le 8 mai 1939, le ministère de l'Intérieur charge l'inspecteur des Monuments historiques d'une mission en Corse, que Mérimée débarque à Bastia le 16 août de la même année : « Je me suis fort amusé dans ce pays-ci et j'ai tenté de tout voir [...] j'ai passé plusieurs jours dans la ville classique de la schiopettata¹, Sariène, chez un homme illustre, M. Jérôme R. », écrit Mérimée dans une lettre à l'abbé Requien, le 30 septembre 1839. Il parle de Jérôme Roccasera qui est « en butte à une vendetta terrible pour avoir tué deux de ses ennemis d'une seule main en deux coups de fusil, dans des circonstances exactement les mêmes que celles que j'ai décrites dans *Colomba* ». (*Correspondance générale*, II, lettre du 26 octobre 1848 à son ami George Grote).

De sa tournée en Corse, Mérimée ramène des *Notes sur un voyage en Corse* (*Correspondance générale*, II, lettre à Requien du 30 septembre 1839), publiées un an plus tard. Il a recueilli de nombreux récits, accumulé des observations et retracé des poésies populaires qui lui serviront dans *Colomba*. C'est que l'architecture et même les paysages l'intéressent moins que les mœurs : « C'est la pure nature qui m'a plu surtout. Je ne parle pas des maquis, dont le seul mérite est de sentir bon et le défaut de réduire les redingotes en lanières ; mais je parle de la pure nature de l'homme. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici, et je ne me lasse pas de me faire conter des histoires de vendettas. »

À Forzzano, il a rencontré Colomba Bartoli, veuve d'une famille ennemie des Durazzo. Plusieurs meurtres et procès ont eu lieu, mais, en 1833, deux fils Durazzo et le fils unique de Colomba sont tués. Si la justice conclut à un acquittement et fait signer par les deux partis un traité de paix, Colomba, elle, ne pardonne pas : « J'ai vu encore une héroïne, Mme Colomba, qui excelle dans la fabrication des cartouches et qui s'entend même fort bien à les envoyer aux personnes qui ont le malheur de lui déplaire. J'ai fait la conquête de cette illustre dame qui n'a que soixante-cinq ans, et en nous quittant nous nous sommes embrassés à la Corse, id est² sur la bouche. Pareille bonne fortune m'est arrivée avec sa fille Catherine, héroïne aussi, mais de 20 ans, belle comme les amours, avec des cheveux qui tombent à terre, trente-deux perles dans la bouche, des lèvres de tonnerre de Dieu, cinq pieds trois pouces et qui, à l'âge de seize ans, a donné une raclée des plus

1. la schiopettata : la ville du coup de fusil.

2. id est : c'est-à-dire.

soignées à un ouvrier de la faction opposée. On la nomme la Morgana et elle est vraiment fée, car j'en suis ensorcelé : pourtant il y a quinze jours que cela est arrivé. » (*Correspondance générale*, op. cit.).

Dans une correspondance du 15 juillet 1840 à Vitet, Mérimée écrit : « Je suis bien content que Mlle Colomba vous ait plu. Si je n'avais craint de déplaire à trois ou quatre bandits de mes amis, j'aurais pu donner encore quelques touches de couleur locale*, mais ici on ne m'aurait pas cru, et quand je serais retourné en Corse, on m'aurait fait mourir della mala morte. »

Voilà pour l'essentiel de son inspiration. On voit tout ce que l'héroïne de Mérimée doit à la mère et à la fille. Il est possible, d'autre part, que Mérimée ait eu connaissance des *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, publiés en 1837, où l'auteur, Valéry (en réalité A. Pasquin, bibliothécaire du roi qui utilise un pseudonyme), parle de « Madame Bartoli, qui, malgré la douceur de son nom, fut jadis une véritable amazone et tirait fort joliment des coups de fusil ».

NOTES

D'EX

VOYAGE EN CORSE

PAR

M. PROSPER MÉRIMÉE

INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES DE FRANCE



PARIS
FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE
18, RUE DE VERNEUIL

SCHÉMA NARRATIF

Situation initiale	Chapitre I	À Marseille, le colonel Nevil et Miss Lydia, de retour d'Italie, partent pour la Corse.
Élément perturbateur	Chapitre II	Sur le bateau, un passager inattendu : le lieutenant Orso della Rebbia.
Péripéties	Chapitre III	Sur le bateau, la plainte corse.
Péripéties	Chapitre IV	À Ajaccio, vacances en Corse ; Miss Lydia entreprend de faire renoncer Orso à sa vendetta.
Péripéties	Chapitre V	Entrée en scène de Colomba.
Retour en arrière	Chapitre VI	Le narrateur expose l'historique des hostilités entre les della Rebbia et les Barricini.
Péripéties	Chapitre VII	Miss Lydia offre un talisman à Orso pour l'aider à résister à la vengeance à laquelle Colomba le pousse.
Péripéties	Chapitre VIII	Orso part pour Pietranera avec Colomba.
Péripéties	Chapitre IX	Orso arrive dans son village.
Péripéties	Chapitre X	À Pietranera. Orso est repris par l'atmosphère de son pays.
Péripéties	Chapitre XI	Colomba emmène son frère sur les lieux du meurtre de leur père. Rencontre avec les deux bandits, Brandolaccio et son compère «M. le curé».
Péripéties	Chapitre XII	La veillée funèbre. Improvisation agressive de Colomba.
Péripéties	Chapitre XIII	L'intervention du préfet : Colomba empêche la réconciliation.
Péripéties	Chapitre XIV	Lettre de Miss Lydia. Bonnes résolutions d'Orso. Mais Colomba semble comploter.

SCHÉMA NARRATIF

Péripéties	Chapitre XV	Visite du préfet et des Barricini. Colomba réfute les déclarations du bandit et reçoit le soutien de Brandolaccio et de son compère. Violence avortée : Colomba défend son frère.
Péripéties	Chapitre XVI	Lettre annonçant l'arrivée de Miss Lydia. Colomba fend l'oreille du cheval d'Orso pour nuire aux Barricini. Néanmoins, Orso décide de s'en remettre aux tribunaux et part à la rencontre de Miss Lydia et du colonel.
Péripéties	Chapitre XVII	Embuscade. Brandolaccio découvre les cadavres des deux frères Barricini. Orso doit fuir dans le maquis.
Péripéties	Chapitre XVIII	Le père Barricini est fou de douleur. Son clan se prépare à la riposte, mais Colomba veille. Miss Lydia et le Colonel font une déclaration innocentant Orso.
Péripéties	Chapitre XIX	Colomba suscite une tendre entrevue entre Orso blessé et Miss Lydia. Arrivée des voltigeurs. La légitime défense d'Orso est définitivement établie. Miss Nevil avoue à son père son amour pour Orso.
Élément de résolution		
État final	Chapitre XX	Avant leur départ pour l'Italie, Orso et Colomba font leurs adieux à Brandolaccio et à Castriconi.
État final	Chapitre XXI	Orso et Miss Lydia sont mariés depuis peu. Colomba se trouve, par hasard, une dernière fois face à face avec le vieux Barricini.